

Bulletin d'histoire politique

François-Xavier Garneau et la presse. Écrire, fabriquer et penser le journal

Micheline Cambron



Volume 27, Number 1, Fall 2018

L'oeuvre de François-Xavier Garneau

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1054071ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1054071ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cambron, M. (2018). François-Xavier Garneau et la presse. Écrire, fabriquer et penser le journal. *Bulletin d'histoire politique*, 27(1), 38–65.
<https://doi.org/10.7202/1054071ar>

Article abstract

François-Xavier Garneau participe activement, entre 1831 et 1841, à la vie médiatique québécoise. Il publie d'abord des poèmes dans le journal *Le Canadien* puis, sur le modèle du *Penny Magazine*, fonde un hebdomadaire à bas prix qui dure quelques mois en 1833-1834, *L'Abeille canadienne*. Durant le reste de la décennie, il publie des poèmes, dont des étrennes du gazetier, et des récits de batailles dans *Le Canadien*. Ces contributions sont importantes et remarquées, comme en témoigne dès 1834 la présence de Garneau à titre de personnage dans la première des *Comédies du statu quo*. En 1841, Garneau devient corédacteur de l'hebdomadaire *l'Institut. Publication scientifique, industrielle et littéraire*, journal à bas prix qui ne dure que douze semaines. Loin de ne constituer qu'une activité ancillaire à ses préoccupations historiennes, les pratiques médiatiques de Garneau sont autant de jalons dans le processus le conduisant à effectuer les choix épistémologiques qui marqueront l'écriture de son *Histoire* : ancrages énonciatifs situés dans le présent de l'écriture et mise en relief de l'exercice du jugement, inscription de l'histoire canadienne dans l'histoire universelle, importance narrative des représentations identitaires et rôle déterminant de la presse dans la création du lien social qui soude la nation. Garneau déploie ainsi une conception originale du savoir qui unit histoire et littérature et témoigne d'une fine compréhension du pouvoir des médias.

François-Xavier Garneau et la presse. Écrire, fabriquer et penser le journal*

MICHELINE CAMBRON¹

Département des littératures de langue française/CRILCQ
Université de Montréal

Résumé

François-Xavier Garneau participe activement, entre 1831 et 1841, à la vie médiatique québécoise. Il publie d'abord des poèmes dans le journal *Le Canadien* puis, sur le modèle du *Penny Magazine*, fonde un hebdomadaire à bas prix qui dure quelques mois en 1833-1834, *L'Abeille canadienne*. Durant le reste de la décennie, il publie des poèmes, dont des étrennes du gazetier, et des récits de batailles dans *Le Canadien*. Ces contributions sont importantes et remarquées, comme en témoigne dès 1834 la présence de Garneau à titre de personnage dans la première des *Comédies du statu quo*. En 1841, Garneau devient corédacteur de l'hebdomadaire *l'Institut. Publication scientifique, industrielle et littéraire*, journal à bas prix qui ne dure que douze semaines. Loin de ne constituer qu'une activité ancillaire à ses préoccupations historiennes, les pratiques médiatiques de Garneau sont autant de jalons dans le processus le conduisant à effectuer les choix épistémologiques qui marqueront l'écriture de son *Histoire*: ancrages énonciatifs situés dans le présent de l'écriture et mise en relief de l'exercice du jugement, inscription de l'histoire canadienne dans l'histoire universelle, importance narrative des représentations identitaires et rôle déterminant de la presse dans la création du lien social qui soude la nation. Garneau déploie ainsi une conception originale du savoir qui unit histoire et littérature et témoigne d'une fine compréhension du pouvoir des médias.

Mots-clés

François-Xavier Garneau, historien, historiographie, presse écrite, presse populaire, Québec (ville), 19^e siècle, histoire canadienne, médias de masse

* Cet article scientifique a été évalué par deux experts anonymes externes, que le Comité de rédaction tient à remercier.

Historien, François-Xavier Garneau fut aussi homme de presse, comme beaucoup des écrivains qui lui sont contemporains, au Québec et en Europe. Dès 1831, il se fait connaître comme poète dans le journal *Le Canadien*, tandis qu'il est en Europe. À son retour, il continue de publier des poèmes dans *Le Canadien* et fonde l'hebdomadaire *L'Abeille canadienne* (1833, 10 numéros). Par la suite, il publie dans *Le Canadien* des poèmes, mais aussi des récits, les « Extraits des batailles² » et cofonde en 1841 *L'Institut ou le Journal des étudiants*. Enfin, il utilisera les journaux pour publiciser, au sens fort du mot, c'est-à-dire rendre public, son projet d'*Histoire du Canada*, dans les années qui précèdent sa publication chez N. Aubin³. Entre 1831 et 1845, il écrit en outre plusieurs textes portant sur la presse, dont au moins deux étrennes du gazetier⁴ et le « Discours préliminaire » de son *Histoire*, qui comporte un long développement sur l'histoire de l'imprimerie et de la presse. Aussi, loin de constituer simplement un lieu de publication par défaut, comme on a trop souvent tendance à le croire, la presse lui fut-elle support privilégié, outil politique et objet de réflexion. Il importe donc de comprendre la nature des relations de Garneau avec la presse, afin de saisir comment celui-ci y construit un rapport au savoir original, qui unit écriture, histoire et littérature, et repose sur la liberté de jugement. Nous ferons l'hypothèse que l'engagement de Garneau dans la presse périodique donne à voir de manière exemplaire l'intrication qui existe entre les thèmes, les formes et les postulats historiographiques qui furent les siens. Nous nous attacherons à trois aspects particulièrement significatifs de cette relation : la participation de Garneau au journal *Le Canadien*, abordant au passage l'importance de sa figure dans la représentation du monde de la presse bas-canadienne que livrent les *Comédies du statu quo*⁵ ; la participation de Garneau à la fondation et la rédaction de journaux à bas prix ; le développement de sa réflexion politique sur la presse, telle qu'explicitée dans ses contributions à un genre médiatique propre au Bas-Canada, les étrennes du gazetier. Nous visons ainsi à éclairer les relations entre ses pratiques médiatiques, ancrées dans l'ici-maintenant du discours social que la presse configure, et la distance réflexive que suppose l'écriture historiographique. Nous nous appuierons principalement sur la matière même des journaux plutôt que sur des sources secondaires souvent anciennes pour réaliser notre analyse. Notre ambition est donc fort différente de celle de François Gallays, qui fut le premier, et à notre connaissance le seul, à aborder les relations entre Garneau et la presse⁶, à la fois parce que notre connaissance du XIX^e siècle québécois a beaucoup progressé et parce que les travaux des deux dernières décennies sur la presse du XIX^e siècle, au Québec et en France, ont radicalement transformé notre compréhension du contexte médiatique dans lequel travailla Garneau. Nous ne souhaitons pas non plus participer aux débats, bien inutiles à notre sens, sur le rôle de la littérature dans la presse du

XIX^e siècle. Les travaux récents menés ici et en Europe ont problématisé cette question de manière ample et féconde au plan heuristique. Leur conclusion est que la littérature ne joue pas un rôle ornemental, mais contribue à la structuration de l'espace public⁷. Ces travaux étant malheureusement peu connus hors des cercles des spécialistes de la littérature, nous les rappelons ici brièvement, en guise d'ouverture.

L'avènement d'un monde médiatique

Les deux décennies durant lesquelles Garneau est littérairement actif, soit la période qui va de son premier poème publié dans *Le Canadien*, en 1831, à la parution du 4^e tome de *l'Histoire* en 1848, sont marquées par d'importantes transformations structurelles de la presse. Des innovations technologiques majeures (typographie, télégraphie, daguerréotypie, presse à vapeur) favorisent la création d'une presse de grande diffusion aux États-Unis (*The New York Herald*, 1835) et en France (*La Presse* de Girardin, 1836), de même que le développement d'un usage structurant de la publicité et la naissance de la première agence de presse, Havas (1835). Ces changements sont accompagnés de l'émergence de pratiques journalistiques inédites et de genres médiatiques nouveaux : l'«ère médiatique»⁸ s'installe. On aurait tort de croire que, malgré les différences d'échelle, la presse du Bas-Canada n'en est pas marquée, ne fût-ce que parce qu'elle emprunte alors textes et pratiques aux périodiques européens et américains qui lui sont immédiatement contemporains.

Les rubriques que sont les « Premiers Paris » de *La Presse* de Girardin⁹, les « scènes de rue » des flâneurs urbains inaugurées par Dickens¹⁰, les « feuilletons » théâtraux – dont Théophile Gauthier détient le record de longévité¹¹ – imposent un temps commun, celui du journal, infléchissant regard et écriture. Un rédacteur comme Napoléon Aubin s'inscrit explicitement dans ce temps commun du journal, d'abord dans *Le Télégraphe/The Telegraph*, puis dans *Le Fantastique* et *Le Castor*, en particulier en endossant la figure du flâneur, qu'il développe de manière originale¹². Les récits en plusieurs livraisons se déploient désormais en romans-feuilletons¹³, jouant à la fois sur le temps commun du journal et sur le temps long de la série qui crée les habitudes des lecteurs ; la série des « récits de bataille » de Garneau en constitue une forme dérivée intéressante et novatrice dans le Bas-Canada. Durant cette même période, le récit de voyage, grand genre du XVIII^e siècle, glisse, dans la presse, vers le conte ou la nouvelle se donnant parfois des airs (fictifs) de reportage, chez Mérimée par exemple¹⁴. Cette forme labile se trouve en abondance dans les journaux du Bas-Canada, les extraits de journaux étrangers en relevant très largement¹⁵.

Ainsi, la quotidienneté du journal modèle le littéraire. Le roman sentimental n'est pas en reste, il se mue dans le journal, et même ailleurs, en

« roman d'actualité¹⁶ ». Le fait divers, pourtant ancien puisqu'il est déjà présent dans les almanachs et sur les feuilles volantes que sont les canards, devient la forme consacrée du moderne. Les extraits de nos deux premiers romans, *L'influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé fils et *Les révélations du crime ou Cambray et ses complices: chroniques canadiennes de 1834* de François-Réal Angers qui paraissent en 1837, respectivement dans *Le Télégraphe/The Telegraph* et dans *Le Canadien*, relèvent directement de cette forme¹⁷. Le mouvement de la presse est également politique : premiers fléchissements des censures en France à la suite de la révolution de 1830 et combats contre les « taxes sur la connaissance » en Angleterre¹⁸ ; émergence, dans la foulée, de la « petite presse », et surtout de la presse satirique – entre autres *La Caricature* (1830), *Le Charivari* (1832), *The Caricaturist* (1831), *The Penny Comic magazine* (1837) et au Québec *Le Fantasque* de Napoléon Aubin (1837). Les nouveaux genres, y compris ceux qui relèvent de la satire, serviront de creuset à des formes littéraires inédites¹⁹.

Enfin, le nouvel ordre médiatique consacre une galerie de figures inédites, qui hybride journalistes et écrivains, fondateurs et rédacteurs de journaux, « publicistes », en somme ceux qui comptent désormais dans l'opinion publique, comme Dickens et Poe, Balzac et Dumas, Cruikshank et Daumier, pour n'en nommer que quelques-uns. Désormais, la presse et l'imaginaire social qui lui est coextensif dominant la circulation des discours même si le livre devient plus abordable. On chercherait en vain, en ces années, un écrivain ou un homme de lettres qui ne soit pas de quelque façon lié à la presse²⁰. Alain Vaillant souligne d'ailleurs que « le journalisme du XIX^e siècle ne se contente pas d'expliquer et de raconter l'Histoire, il a l'ambition de la faire, d'en être un des acteurs principaux²¹ ». À Québec, François-Xavier Garneau, James Huston et Stanislas Drapeau, tous autodidactes, manifestent semblable ambition²².

Dans le même temps, le journal devient nourriture – « pâture » disent les moralistes – pour un public en continuelle expansion. Les chambres de lecture, les bibliothèques circulantes, appuyées sur les progrès de l'alphabétisation, ouvrent à la presse un nouveau lectorat en Europe et aussi au Québec, grâce, entre autres, à l'enseignement mutuel et à la loi des écoles de syndics²³. Une presse naît qui se donne pour objectif explicite d'instruire le peuple lecteur, en Angleterre puis aux États-Unis, et enfin en France et au Québec. Alors que les *magasins* anciens diffusaient des savoirs conçus comme pertinents pour les gens lettrés, comme l'exprime sans fard le titre du premier *magazine*, *The Gentleman's Magazine*, les années 1830 voient naître une nouvelle forme de *magasin*, destinée au peuple nouvellement alphabétisé, et illustrée de manière à favoriser ses progrès dans l'ordre des connaissances. Le *Penny Magazine of the Society for the Diffusion of Usefull Knowledge* (Londres, 1832), qui sera réimprimé pour le marché américain dès l'année suivante à New York et Boston, de même que le

Magasin pittoresque (Paris, 1833), inspiré du précédent, transforment le rapport du peuple à la presse et au savoir en proposant à bas prix de la lecture instructive et distrayante pour tous²⁴. Ces modèles sont explicitement convoqués dans le « Prospectus » de *L'Abeille canadienne* de Garneau²⁵. Les journaux de grande diffusion qui commencent à paraître dans les grandes capitales à partir de 1835-1836 s'inscrivent donc dans un contexte médiatique marqué par l'émergence d'un nouveau lectorat. Dans le Bas-Canada, la population dite canadienne n'est peut-être pas suffisante pour soutenir de grandes entreprises de presse. Mais il faut constater que l'emprisonnement de la plupart des directeurs de journaux durant les Rébellions, les grands incendies de 1844 et 1845 à Québec, qui font disparaître plusieurs imprimeries, et le déménagement du Parlement qui conduit au déplacement des intellectuels concourent bien davantage à l'effondrement des ambitions éditoriales à Québec. À Montréal, les entreprises de Letourneux, qui adopte le modèle commercial des grands journaux européens avec vente de publicité sur un grand pied, témoignent de la domination du nouveau modèle médiatique²⁶.

François-Xavier Garneau : personnage médiatique

Lorsque Garneau revient d'Europe, en 1833, il a eu l'occasion de constater l'effervescence médiatique qui y règne. Jusqu'alors, il n'a publié que deux poèmes dans *Le Canadien*, *Le voltigeur* et surtout *Dithyrambe sur la mission de Mr Viger, envoyé des Canadiens en Angleterre*²⁷, à la suite d'un concours où il fut le seul participant²⁸. Dans *Le Canadien* du 31 août 1831, il est identifié, « M. Garneau, commissionné notaire l'année dernière, et qui est parti ce printemps pour aller en Angleterre d'où on l'attend sous peu²⁹ », et félicité pour son talent. Deux autres poèmes paraissent ensuite durant son séjour à Londres : l'un « La liberté prophétisant sur l'avenir de la Pologne », dans un journal londonien, *The Polonia*, l'autre, « Élégie », dans le dernier numéro du *Magasin du Bas-Canada* de Michel Bibaud. À son retour, Garneau poursuit sa collaboration avec *Le Canadien*, y faisant paraître sept poèmes en six mois, entre le 19 juin 1833 et le 2 janvier 1834³⁰. Le plus souvent, ses poèmes sont placés en première page et sous une vignette représentant les arts (instruments de musique, lauriers et feuilles de papier composant une sorte de trophée à la romaine), ce qui les isole du reste de la page sur laquelle ils se trouvent et les met en valeur. Durant cette brève période, les poèmes de Garneau ont tous une portée politique et déplorent, avec une certaine colère, la tyrannie des rois. Les textes glorifient les exploits de ceux que l'on méprise et sont pétris de l'espérance que la postérité leur rendra justice.

Il ne faut pas s'y tromper. Dans les journaux de cette époque, les poèmes n'ont pas valeur ornementale, ils participent au discours véhiculé,

le magnifient, en accroissent la diffusion et, surtout, en condensent le sens. Il faut, en ces années de la Restauration, considérer en France « la poésie comme usage et comme pratique, [la comprendre] comme objet transversal, à la fois discours et geste historiquement situés, entendue dans toute son épaisseur culturelle, sociale et politique³¹ ». L'usage politique et social de la poésie et de la chanson est tout aussi marquant dans le discours social du Bas-Canada, quoique la « métromanie » n'atteigne pas à Québec le même degré de frénésie qu'à Paris³². La poésie, tout particulièrement celle qui se chante, fait alors déjà partie de l'arsenal argumentatif : elle sert par exemple en 1810, au moment des conflits entre Craig et le journal *Le Canadien*³³. Elle reprend du service lors de la libération de Ludger Duvernay et Daniel Tracey, en 1832³⁴. À titre de poète, Garneau est un collaborateur important du *Canadien* ; il contribue tout autant qu'Étienne Parent le fait par ses textes éditoriaux à façonner l'image du journal, lequel ne publie d'ailleurs pas d'autres poèmes que les siens en 1833, à l'exception des étrennes, anonymes³⁵.

Le caractère privilégié de cette collaboration se maintient, malgré le début, le 7 décembre, de la publication de *l'Abeille canadienne* que dirige Garneau, puisque celui-ci compose les étrennes du *Canadien* de 1834³⁶. L'importance de cette collaboration trouve par ailleurs une confirmation inattendue dans un texte théâtral satirique publié dans *La Gazette de Québec*, sous la signature Un ami du *statu quo*. Il s'agit de la première des pièces aujourd'hui désignées comme les *Comédies du statu quo*³⁷. Présenté comme un des « résolutionnaires » (ceux qui sont en faveur des 92 Résolutions présentées au Gouverneur, puis au parlement de Londres), tout comme Étienne Parent, qui est aussi portraituré, Garneau y est brocardé pour son usage de termes « révolutionnaires » (« citoyens », « peuple », « masses qui voulaient se révolter », « tyrannie du gouvernement »), et ses « anecdotes » rapportées d'Europe (« j'ai vu bien des choses, je vous assure, surtout en fait d'anecdotes »)³⁸. La scène se passe dans les bureaux du journal *Le Canadien*, devant « le petit garçon imprimeur du *Canadien* » (le petit gazetier) et met également en scène Elzéar Bédard, Hector S. Huot, Charles Deguise, Louis Fiset, Pierre Winter et Émile Martel. Cette courte pochade³⁹ donne de Garneau l'image d'un acteur médiatique dont les voyages, les petits travers et les amitiés, – avec Parent et Pierre Winter⁴⁰ –, mais aussi les opinions tranchées, sont connus et reconnaissables : ils sont en effet à la source du comique. Leonard E. Doucette écrit : « From what we know of Garneau's convictions, particularly those distilled over the next decade and a half into his great *Histoire du Canada*, this is good political caricature, with a solid, factual base to anchor the obvious distortion⁴¹ ».

Nous pouvons en conclure que Garneau est à cette date déjà connu comme un proche d'Étienne Parent, comme un poète préoccupé d'histoire

et comme un démocrate à propos duquel il est facile d'établir la confusion entre «résolutionnaire» et «révolutionnaire»: en somme, comme un personnage médiatique qu'il vaut la peine de caricaturer.

Répandre la lecture: *L'Abeille canadienne* de François-Xavier Garneau

Malgré des différences d'échelle, le portrait général des médias tracé plus haut est sensiblement, et toutes proportions gardées, celui du Bas-Canada. Une presse bilingue existe depuis les débuts du Régime anglais à Québec et à Montréal. Des journaux en français ont aussi parus, *La Gazette littéraire de Montréal* (1778-1779), *Le Canadien* (1806-1810; 1817-1819; 1820-1825), *L'Aurore* (Montréal, 1817), *Le Courrier du Bas-Canada* (Montréal, 1819), *La Gazette canadienne* (Montréal, 1822), *Le Constitutionnel* (Trois-Rivières, 1823), *L'Argus* (Trois-Rivières, 1826), *Le Constitutionnel, gazette politique et littéraire* (Trois-Rivières, 1823), *La Minerve* (Montréal, 1826). Le nombre d'habitants limite l'expansion médiatique, de même que la coprésence de deux langues. La décennie 1830 voit un net accroissement des titres en français. L'éphémère *Observateur* de Bibaud (1830) est suivi de la résurrection du journal *Le Canadien* (1831) sous la direction d'Étienne Parent. Plusieurs autres journaux naissent ensuite, qui nourrissent des polémiques politiques ou culturelles et favorisent l'émergence d'une littérature nationale identifiée comme telle par des en-têtes⁴². Si certains de ces journaux sont éphémères, il faut observer que les fondateurs de périodiques sont pugnaces: plusieurs d'entre eux fondent plus d'un périodique – Ludger Duvernay en fonde six, Michel Bibaud, quatre, J. V. Delorme, fonde, édite ou est propriétaire de cinq journaux⁴³. Quant au lectorat, il se compare toutes proportions gardées à celui qu'on peut observer en France, selon Claude Galarneau⁴⁴.

Parallèlement aux journaux paraissent des périodiques destinés aux lettrés. Michel Bibaud fonde en 1825 *La Bibliothèque canadienne*, mensuel destiné à diffuser les travaux de ses contemporains et ses propres écrits sur l'histoire nationale, puis le *Magasin du Bas-Canada*, en 1832, qui se veut instructif, mais où les textes savants ne sont guère vulgarisés. Dans son *Magasin*, Bibaud reproduit de nombreux «extraits historiques» (tirés de divers documents) et ceux qui portent sur le Canada sont vraisemblablement choisis et édités par lui. L'ensemble est plutôt austère. Le *Magasin* réserve toutefois quelques surprises: critiques de représentations des Amateurs canadiens et de livres parus à Québec, dont ceux de Bibaud lui-même, textes sur l'éducation qui participent aux débats en cours⁴⁵ et poèmes, dont plusieurs sont de Bibaud⁴⁶. Le dernier poème paru dans le *Magasin*, ambitieux par ses dimensions, *Élégie. Par un jeune Canadien maintenant à Londres*⁴⁷, est celui, déjà évoqué, de Garneau.

L'Abeille canadienne que fonde Garneau en 1833 est animée par une intention un peu différente. Dans le «Prospectus» qui clôt le premier numéro, *L'Abeille* est présentée comme un hebdomadaire destiné aux ouvriers et aux gens «pauvres» – Garneau insiste sur la modicité de l'abonnement, sur la vente au numéro, qui est une nouveauté⁴⁸, et sur l'utilité des morceaux qui seront choisis pour publication. Il ne ressemble pas au *Magasin* de Bibaud. Garneau plaçant explicitement son hebdomadaire dans la foulée du *Penny Magazine* et du *Magasin pittoresque* de Charton, lequel se trouve longuement cité⁴⁹. Les textes publiés dans les dix numéros parus ont une dimension didactique⁵⁰. Plusieurs rubriques reviennent d'un numéro à l'autre: «La semaine» qui présente, avec l'entrée d'une date, la biographie d'un personnage célèbre né ce jour-là (on peut lire entre autres celles de Montagne [Montaigne], de Milton et de Lavoisier); une série sur l'histoire des diverses civilisations; une rubrique irrégulière, «Anecdotes» (celles-ci sont parfois comiques, mais pas toujours); des poèmes placés sous l'en-tête «Poésie» et une rubrique irrégulière sur les activités des sociétés de Québec. Les lecteurs sont invités à envoyer des textes:

L'Abeille canadienne ne vise point à une célébrité; en effet, il y aurait bien peu de matières originales pour lui décerner ce titre; elle n'ambitionnera que le titre d'*utilité*. Comme une abeille, elle butinera partout pour remplir l'objet de sa mission. Qu'importe où elle prenne ses matériaux, pourvu qu'elle intéresse ou instruisse ses lecteurs.

En entreprenant cette publication, nous n'avons eu en vue que de favoriser la diffusion des connaissances, et le goût de la lecture, en variant les objets, parmi le peuple et la jeunesse canadienne⁵¹.

Le premier numéro balise clairement les contours de cette «utilité» intellectuelle. L'«Avis au lecteur» est suivi d'un texte sur l'Amérique (géographie physique et politique), histoire sommaire du continent, surtout celle, ethnographique, des populations amérindiennes (désignées selon les cas par les mots aborigènes, sauvages, Indiens ou Américains), statistiques populationnelles et linguistiques tirées de Humbolt. Un court article intitulé «Connaissances utiles» présente sous forme dialoguée la méthode pour acquérir des connaissances utiles, réduites en l'espèce à la chimie⁵², suivie de la rubrique «La semaine» qui présente une courte biographie de Malesherbes, présenté comme un écrivain qui «prépara la liberté de la presse» et comme un savant «ami de l'agriculture», un sage sans «vanité» et sans «orgueil». À ces textes non signés succèdent une «Poésie», «La veuve du soldat», signée A. M⁵³ et «Mémoire sur les habitants de la Nouvelle Zélande», par R. P. Lesson, tiré du *Journal du voyage*⁵⁴. Une série d'entrefilets, «Froid», «Musique ancienne», «Radeau de poterie» et «Café», se clôt sur la rubrique «Anecdotes». La dernière page et demie se compose d'un court texte, «À nos abonnés», du «Prospectus» et de la colonne «L'ABEILLE CANADIENNE, à six sous par livraison».

Les textes sont brefs, le plus long étant le « Mémoire sur les habitants de la Nouvelle-Zélande », les sources sont explicitées, ce qui incite à penser que les textes non signés sont des résumés ou des réécritures de Garneau lui-même. Les savoirs utiles touchent à tous les aspects de la vie – sciences, arts, connaissances usuelles. Plusieurs des textes abordent les choses dans une perspective historique, y compris l’entrefilet sur le café. On trouve côte à côte des textes qui font rêver par leur exotisme, des informations encyclopédiques et une présence importante de la littérature, à travers le poème reproduit et la figure de Malesherbes.

Huit pages, sur deux colonnes, à préparer, à mettre typographiquement en forme et à imprimer chaque semaine, cela est énorme. Pourtant, Garneau présente dans ce premier numéro, un véritable plan d’affaires, comme on le dit aujourd’hui. « La première livraison paraîtra dès que la liste des abonnés se montera à 500 », et le prix de l’abonnement baissera s’il y en a mille. *L’Abeille* peut être achetée au numéro et les tarifs d’abonnement sont modulés. De plus, « [a]fin de faciliter le payement de l’abonnement, aux gens les moins aisés, il se fera tous les trois mois par payemens de deux schellings et demi, somme qu’il leur sera plus facile de trouver ». L’imprimeur, Fréchette, est également propriétaire du *Canadien* et *L’Abeille* se trouve dans le même édifice que le journal de Parent. Tout semble avoir été prévu.

Pourtant, cela n’a pas marché. Le dixième numéro (février 1834) présente la cinquième époque de l’« Aperçu histoire sur l’industrie humaine » (ce qui conduit au seuil de la période contemporaine, en 1801), un texte de trois pages sur « Saint-Petersbourg » et « La semaine » donne une biographie de « Michel de Montagne ». Sous l’intitulé *Fragment* se trouvent trois poèmes dont seul le premier est signé (C. de Lesser). Les deux autres, *La liberté* et *Le cheval et le pourceau. Fable*, sont proches des poèmes de Garneau par leur thème. « La liberté », poème d’Emmanuel Mercier Dupaty (académicien et vaudevilliste) porte en germe les figures que Garneau développera dans ses étrennes du *Canadien* de 1839 :

Noble présent des cieux, parut l’imprimerie :
Grâce à la boussole, aux arts, à l’industrie,
Sur la terre et les flots, par cent chemins divers,
Enfin la vérité parcourut l’univers.
La liberté, féconde en lumières nouvelles,
Sur le double hémisphère a déployé ses ailes.
Second flambeau du monde, elle éclaire, elle instruit⁵⁵

La fable, qui est d’Antoine-Vincent Arnault (homme politique, académicien, professeur et satiriste), semble aussi dans l’air du temps :

Que fais-tu donc en ce bournier,
Où je te vois vautré sans cesse ?
Au pourceau disait le coursier.
Ce que j'y fais ? parbleu ! j'engraisse
Et tu ne ferais pas très mal,
Poursuivait l'immonde animal,
D'en faire autant : parfois la guerre
Accroît le renom d'un héros,
De qui l'embonpoint n'accroît guère
Tu n'as que la peau sur les os.
- Cela se peut ; mais, de ma vie,
Ton sort ne [tentera] mon cœur.
J'aime mieux maigrir dans l'honneur,
Que d'engraisser dans l'infamie⁵⁶

Ces professions de foi, la première en la diffusion des connaissances et en la marche du progrès démocratique par l'imprimerie – par la presse⁵⁷ –, la seconde en la nécessité de l'intégrité morale, se trouvent reprises dans le bref commentaire que fait Garneau de son aventure éditoriale dans l'« Avis à nos abonnés », à la dernière page de la publication. Ce texte mérite d'être cité au long :

Nous nous trouvons dans la nécessité de prévenir nos abonnés que nous allons cesser la publication de *l'Abeille Canadienne* passé aujourd'hui. Le nombre d'abonnés que nous avons quand nous l'avons commencée nous avait fait espérer qu'il atteindrait un chiffre qui nous mettrait en état de faire les améliorations dont elle était si susceptible, de nous procurer de petits caractères, de payer les frais d'une impression plus considérable et par conséquent d'augmenter et de varier les matières. Nous avons été jusqu'à un certain point trompé. Pour faire voir à nos abonnés que c'est la nécessité seule qui nous oblige de prendre cette alternative, nous devons lui dire quel est le nombre des abonnés de *l'Abeille*. Il se montait à un peu au-dessus de 250 lorsque la première livraison a paru ; maintenant il dépasse 300. Si l'on fait attention au petit nombre de lecteurs qu'il y a parmi les classes auxqueltes, cet ouvrage était particulièrement destiné, à la rareté du numéraire et à d'autres circonstances, il peut paraître que ce nombre est encore assez considérable. Nos abonnés sont presque tous du District de Québec. Mais ce nombre ne suffit pas, si l'on déduit les pertes pour payer toutes les dépenses que nécessitent une feuille de cette nature ; et l'on ne pourrait que perdre, si l'on voulait la rendre aussi parfaite qu'il serait à désirer. Nous sentions bien quand nous avons commencé cette entreprise que nos premières livraisons n'auraient pas tout le mérite qu'elles auraient pu avoir si nous avions eu plus de moyens, et c'est là un des principaux motifs qui nous engagent à l'abandonner maintenant que nous perdons tout espoir de réaliser les projets d'améliorations qu'on avait en vue. – C'est ce manque de moyens qui a obligé d'employer de gros caractères pour l'impression au lieu de petits, et qui nous a mis dans l'impossibilité de publier plusieurs morceaux, moins instructifs que ceux qui ont paru dans *l'Abeille Canadienne*, mais plus propres à délasser l'esprit et à faire disparaître la monotonie, pour plusieurs personnes, attachées à des écrits, qui traitent d'objets sérieux. – Nous avons entendu dire que plusieurs personnes se plaignaient de ce qu'on ne trouvait pas, disait-on, le mot pour rire ou des anecdotes divertissantes. Nous en avons publié quelques-unes dans presque toutes les livraisons, mais nous l'avons fait avec modération. Nous préférons d'ailleurs cesser la publication de ce recueil que

d'en faire un répertoire de quolibets pour l'amusement de ceux qui aiment à rire. – Il ne nous reste plus qu'à assurer nos abonnés que nous avons fait tous nos efforts pour remplir notre tâche aussi dignement que nous le permettaient nos faibles moyens, et que sous ce rapport nous avons droit à quelqu'indulgence.

En somme, Garneau a manqué de lecteurs (il en a tout de même 300, dans une ville qui compte environ 28,000 personnes, dont une large proportion d'anglophones, ce qui n'est pas rien⁵⁸) et de ressources pour améliorer son périodique afin d'aller les quérir. Garneau mesure bien l'importance des infrastructures dans une telle entreprise: un «jeu de petit caractères» aurait fait la différence! Mais ses positions éditoriales n'ont pas fléchi. Il ne regrette pas de préférer l'instructif à l'amusant; il continue à voir la lecture comme un outil d'émancipation pour tous. Il conserve, comme le coursier de la fable d'Arnault, sa dignité.

En 1841, Garneau devient, avec Louis-David Roy, rédacteur de l'hebdomadaire *L'Institut ou le Journal des étudiants. Publication scientifique, industrielle et littéraire*, dont le propriétaire et imprimeur est Joseph Victor DeLorme et qui sera simplement désigné, dès le deuxième numéro comme *L'Institut*. Garneau apparaît comme corédacteur dans le cartouche à partir du premier numéro. Comme son nom n'apparaît nulle part dans le *Journal des étudiants* dont *L'Institut* se veut la continuation, il est plus que probable qu'il ne fut pas mêlé à cette aventure. Un de ses propres poèmes, *Les exilés*, est publié en première page du premier numéro. La publication se présente comme un journal plutôt que comme un magasin, avec un bandeau – *L'Institut, Québec, [jour et date], 1841* – qui distingue la partie rédactionnelle originale, qui n'est pas constituée de repiquages ou de condensés. Elle est en outre différente du *Journal des étudiants* à la fois à cause de son format (qui passe de l'in-quarto à l'in-folio) et du contenu, centré non sur les connaissances jugées indispensables, mais plutôt sur celles qui s'élaborent, grâce à des comptes rendus de diverses sociétés savantes canadiennes et étrangères. *L'Institut* se distingue aussi du *Journal des étudiants* par sa manière plus étendue, qui ajoute à la matière principalement littéraire de ce dernier des articles scientifiques et industriels⁵⁹. Tout comme *L'Abeille* et *Le Journal des étudiants*, *L'Institut* est vendu à un prix modeste, payable mensuellement; on peut aussi l'acheter au numéro, ce qui est une nouveauté. *L'Institut* fait une place à l'actualité culturelle et scientifique – elle donne «un précis des nouvelles» (*L'Institut*, 6 mars nol. 1, n° 1, 1841) – et à des thèmes qui font alors débat, comme l'éducation et l'accès au livre: on y trouve par exemple un article indigné à propos du déplacement de la Bibliothèque du Parlement à Kingston, qui est probablement de Garneau – ou de Parent⁶⁰. On trouve aussi des textes critiques sur des ouvrages savants ou d'intérêt général, qui sont parfois signés, par exemple sur les chansons traditionnelles des voyageurs⁶¹. *L'Institut* rend aussi

compte, comme *Le Journal des étudiants* avant lui, des activités d'Alexandre Vattemare, dont la grande assemblée publique lors de laquelle furent approuvés les plans visant l'établissement à Québec d'un Institut selon les plans de Vattemare; c'est d'ailleurs à ce projet que l'hebdomadaire doit son titre.

Entre *L'Abeille* et *l'Institut*, les différences sont nombreuses: format, quantité et variété des matières, rapport à la connaissance et à l'actualité. La poésie est présente dans les deux périodiques, mais la perspective historique se fait plus ténue dans *L'Institut*, dont la prose est soumise aux enjeux de l'actualité et de la vie sociale et politique, au progrès scientifique et industriel. L'expérience de *L'Institut* tourne court elle aussi, malgré des assises manifestement plus solides: l'avant-dernier numéro donne à voir une liste de 15 agents, habitant un peu partout dans le Bas-Canada; la collaboration des sociétés savantes locales et étrangères est acquise; les objectifs sont plus explicitement nationalistes aussi:

Nous aussi nous parviendrons à fournir notre contingent à la masse des connaissances et des ouvrages qui constituent la civilisation. Nous introduirons nos citoyens, au milieu de ces richesses, et peut-être en retour aurons-nous à la longue quelque chose à apprendre aussi nous aux maîtres qui nous ont fourni nos premiers enseignements⁶².

Le rapport à l'actualité est étroit. En plus du « précis de nouvelles », il y a de la publicité et les rubriques « Décès⁶³ », « Mariage » et « Naissance ». Joseph-Victor DeLorme ne s'explique pas vraiment sur les motifs de l'interruption, parlant de « circonstances aussi imprévues qu'inattendues⁶⁴ ». Peut-être le déplacement du Parlement à Kingston y est-il pour quelque chose? On sait que Garneau suivra le Parlement. La mauvaise santé de DeLorme ou de Garneau est-elle en cause? Cela reste à déterminer.

De ce second échec, retenons que Garneau ne se contente pas de publier des textes dans des journaux et des périodiques. Il *fabrique* des journaux, et deux fois plutôt qu'une. De l'un à l'autre, il y a toutefois plus qu'une simple répétition. Entre les deux périodiques, le rapport que Garneau entretient à l'endroit du savoir et du temps semble s'être transformé. Alors que *L'Abeille* présentait des savoirs déjà tenus pour vrai, une sorte de *compendium utile*, *L'Institut* mise sur la science qui se fait. Cela tient bien sûr à la participation de Garneau à diverses sociétés, à Londres et à Québec⁶⁵; celui-ci se voit sans doute désormais, parmi « ceux auxquels l'étude a rendu les sciences familières⁶⁶ » qui collaborent à *L'Institut*, comme un savant susceptible d'infléchir les savoirs plutôt que comme un simple médiateur. Mais cela repose aussi sur une sorte d'urgence du présent, à partir duquel le savoir doit se constituer et se diffuser, dans la « chaîne qui attache le présent au passé⁶⁷ ». C'est au présent que se conjugue la science, même celle qui porte sur le passé, l'histoire. L'énonciation s'en

trouve transformée : dans *L'Institut*, malgré l'anonymat des textes qui ont une portée éditoriale, l'énonciation est rapportée à un sujet, qui expose au nom de quoi et aussi à qui il parle⁶⁸, alors que dans *L'Abeille* les énoncés étaient inscrits dans une sorte d'universalité intemporelle et indéfinie.

Penser le journal

Entre *L'Abeille* et *L'Institut*, il y a eu les Rébellions et la Promulgation de l'Acte d'union, certes, mais Garneau a aussi publié trois textes qui appartiennent au genre métadiscursif des étrennes du petit gazetier, qui témoignent de l'évolution de sa pensée.

Rappelons brièvement que les étrennes du gazetier (celui qui porte les journaux) constituent un genre médiatique original, qui naît dans le Bas-Canada dès l'apparition des journaux⁶⁹. Très tôt, ce qui semble inspiré du *Newspaper Boy Carrier Address* américain⁷⁰ se singularise. En effet, les étrennes publiées en français à Trois-Rivières, Québec ou Montréal ne sont pas des poèmes, comme chez les voisins, mais des chansons faites pour être chantées, selon la tradition française des chansons sur timbre. En outre, les étrennes reposent sur un cadre pragmatique original. En effet, la chanson que chante le petit gazetier le 1^{er} janvier est offerte sur feuille volante⁷¹ aux abonnés, en guise d'étrennes. Récapitulation de l'année achevée dont la teneur est explicitement ou implicitement politique, les étrennes comportent, le plus souvent dans une strophe ou un envoi final, une demande d'obole aux abonnés, des étrennes en retour donc (pièces de monnaie, gâteau, verre de vin), offrant ainsi une mise en récit condensée du lien social qui relie le lecteur à sa communauté par l'intermédiaire du journal. Pourvoyeur d'information et de poésie, destinataire du don que sont les étrennes et destinataire du contre-don qu'est l'obole – échange figuré dans les étrennes –, le gazetier en vient rapidement à se confondre avec la nation canadienne, qu'il incarne par ses attributs (petit et pauvre), par ses savoirs (le petit gazetier récapitule l'année écoulée, les malheurs de la nation, avant d'offrir des souhaits pour une nouvelle année, meilleure), par sa langue, souvent vernaculaire, et même par son prénom – il est souvent appelé Baptiste. Les étrennes constituent une proportion importante des textes poétiques publiés dans le Bas-Canada. De plus, elles jouissent d'une circulation exceptionnelle, diffusées d'abord oralement par le chant, puis par la feuille volante et enfin par le journal, puisque les étrennes sont généralement reprises par le journal qui les offre, dans sa première édition de la nouvelle année. Durant les années 1830, plusieurs journaux, dont *Le Canadien* et *La Minerve*, reproduisent même les étrennes d'autres journaux.

Le journal *Le Canadien* publie des étrennes du gazetier depuis sa fondation⁷². Il n'y a rien d'étonnant à ce que Garneau, dont nous rappelons

qu'il est, pour l'année 1833, le seul qui, outre l'auteur anonyme des étrennes de janvier⁷³, publie des poèmes dans *Le Canadien*, soit choisi pour la création des étrennes de 1834. Le 2 janvier, *Le Canadien* reproduit en première page les étrennes distribuées la veille sur feuille volante⁷⁴. Celles-ci sont suivies des étrennes de *L'Abeille*, qui ne sont pas reproduites dans le périodique de Garneau⁷⁵. Les étrennes du *Canadien* sont assez amusantes dès lors que l'on prend en compte l'envoi du gazetier, chanté sur un air satirique, en contrepoint à un texte principal nettement politique dont le ton est emphatique, fait pour être chanté sur un air solennel⁷⁶. En effet, dans la première partie, sérieuse, des étrennes, le « je » du poète-gazetier s'identifie à un « nous » qui est celui du « peuple » et rend compte des progrès de la liberté qui vaincra l'ennemi, celui qui « veut ourdir de noires trames », au long de cinq strophes ponctuées chacune d'un refrain de quatre vers qui commence par « Chantons » et parle de « bruit confus de verres », « de chœur », « de refrains », de « fêtes » et de « festins ». Ce « nous » qui mange, boit et chante, n'est pas tout le « peuple », insinue ironiquement le gazetier dans son couplet final, dont l'air plus vif est habituellement employé pour des chansons ouvertement satiriques :

Maugrebleu ! quel chant, quelle fête !
Courage, ils sont tous libéraux.
Peut-être en avançant la tête
Aurai-je un reste de gâteau.
Petit gazetier de la ville,
Bons Messieurs, ne m'oubliez pas :
Je n'ai point de liste civile,
Ni de château, ni de soldats.

Le petit gazetier, en demandant son obole, élargit brutalement la communauté au-delà du festin des Messieurs : s'y invitant, il y fait entrer le peuple entier. La dimension politique est explicite. Celui qui a liste civile, château et soldats, c'est le Gouverneur ; le petit gazetier, qui n'en a pas, incarne le peuple privé de pouvoir réel. En deux vers, les débats parlementaires de l'année se trouvent résumés. Garneau joue ici sur les conventions poétiques de son temps : le festin est un motif usuel de représentation de la collectivité, d'autant qu'il rappelle aussi de manière croisée les origines des timbres sur lesquels on chante : les restaurants, cabarets et caveaux d'où est sortie la chanson à la Béranger, festive et volontiers révolutionnaire⁷⁷. Certes, les Messieurs chantent d'abord, mais le gazetier leur rappelle la convention des étrennes : son couplet chanté, leur don est attendu.

Les secondes étrennes semblent d'abord s'écarter du cadre pragmatique usuel. Le gazetier chante au nom des abeilles, qui sont ici à la fois

métaphore du pauvre petit gazetier qui a froid et allégorie du journal *L'Abeille*. L'incipit est sans équivoque :

On le disait: dans ces climats
Les abeilles ne pourront vivre;
Elles quittent sous les frimats
Les ruches couvertes de givre.

C'est de la fragilité du journal dont il est question, au travail de Garneau qu'on a prophétisé la mort. Et c'est bien sûr au souscripteur qu'il revient de le (s) sauver :

Hélas Monsieur le Souscripteur,
Prenez soin d'elles

Le Canadien n'indique pas l'air, mais la présence d'un refrain qui varie à chacune des strophes – comme dans les étrennes précédentes – indique clairement que le texte est fait pour être chanté. Le récit est heureux, les abeilles sont sauvées :

Je connaissais les Canadiens,
Ils ont l'âme trop généreuse
Pour délaïsser sur les chemins
Même une abeille paresseuse.
Pauvres petites, quel bonheur!

La strophe finale met en scène le petit gazetier qui profite lui aussi de la générosité du souscripteur :

Jamais un homme hospitalier
Ne fut, je pense, encore avare.
Seul pour le Petit Gazetier
Deviendrait-il donc si barbare ?
Ah non ! j'aperçois, quel bon cœur !
Dans sa main briller quelque chose,
Merci monsieur le Souscripteur,
C'était là ma glose.

Ici le gazetier parle au nom des abeilles et au nom du journal. Du même coup, abeilles et gazetier sont sauvés.

Nous ne saurons jamais qui a écrit ces étrennes, quoique j'incline à croire qu'il s'agit de Garneau à cause de la similitude formelle entre ses refrains et ceux des étrennes du *Canadien* de la même année ; quoi qu'il en soit, c'est Garneau qui les a choisies pour *L'Abeille*. Des étrennes que signe Garneau pour *Le Canadien* à celles qu'il choisit pour son hebdomadaire, il y a un lien fort, celui qui subordonne les enthousiasmes politiques au

maintien de la communauté de lecteurs créée par le journal, élargie grâce à la figure du petit gazetier et à son public, le petit peuple avide de savoir autant que de gâteau. Après tout, le gazetier n'est-il pas celui qui sait résumer le passé et prédire l'avenir?

Remarquons que ces deux chansons sont écrites au présent. Certes, la demande d'obole du petit gazetier crée un cadre narratif immédiat, situé dans le tiers-temps du Jour de l'an, hors du passé récapitulé et du futur projeté⁷⁸. Mais le récit est aussi donné au présent: «l'astre des rois s'éclipse à son couchant» et les Messieurs se réjouissent, «Chantons!»; les abeilles gèlent, sont accueillies, sont heureuses, «sauvées». Le poète, ou l'aède, présent dans la poésie antérieure est ici remplacé par le petit gazetier qui agit dans le présent, dont la chanson a des effets perlocutoires: fête pour tous, survie du journal *L'Abeille* et surtout réitération du lien médiatique qui crée la nation, par gazetier interposé.

Les troisièmes étrennes auxquelles se trouve lié Garneau de manière certaine, paraissent au moment où Étienne Parent est en prison, après son arrestation le 26 décembre 1838. Leur caractère ouvertement politique, leur urgence, se trouvent confirmés par leur forme inhabituelle: pas de chanson cette fois, mais plutôt, selon l'en-tête de la feuille volante, une «épître»: *Hommage du Petit Gazetier à Messieurs les abonnés du Canadien. Premier Jour de l'année 1839. Le Petit Gazetier à ses lecteurs*. Plus sobre (plus prudent?), l'en-tête de la reproduction dans *Le Canadien* portera simplement: «Du *Canadien*», sous le bandeau «Poésie du Jour de l'an⁷⁹». Garneau y porte la réflexion sur le rôle du journal qu'il a amorcée dans les étrennes précédentes à son achèvement, l'étendant à l'imprimé (le mot «presse» a ici le double sens de journal et d'outil, d'«engin⁸⁰» créateur de l'imprimerie). Dans *l'Épître*, le Petit Gazetier ne sert pas seulement à créer le cercle des lecteurs par sa circulation dans l'espace public, il incarne, au sens fort, la puissance du journal. Et sa faiblesse fait sa force. Les parentés remarquables entre ce poème et le «Discours inaugural» de *l'Histoire* ont été étudiées par Chantal Legault et Marie-Paule Rémillard⁸¹. Aussi ne m'attarderai-je pas ici sur le récit des progrès de l'Humanité nés de l'imprimerie et de la diffusion des savoirs, idée cardinale de l'historiographie garnélienne, exposée dans ce poème avant d'être développée dans *l'ouverture* de *l'Histoire* que constitue le «Discours inaugural». Je souhaite plutôt montrer en quoi l'incorporation de la pensée historiographique de Garneau au cadre pragmatique des étrennes du gazetier constitue une invention qui donne sens à l'ensemble des pratiques médiatiques de Garneau et transforme la fabrique de l'histoire en action.

Une remarque tout d'abord. Ce long poème a beau sembler en surplomb de la réalité canadienne, évoquant le Moyen Âge et la Renaissance, puis la Terreur qui suivit la Révolution, il demeure explicitement attaché à l'actualité la plus brûlante. Le *Herald* qui s'écrit «encor du sang!» est le

Montreal Herald, dont la prose est décrite comme incendiaire⁸². Toutefois, comme l'indique le titre choisi pour la reprise du poème dans le *Répertoire national*, «La presse⁸³», Garneau replace les injustices vécues par les Canadiens dans une histoire générale du mouvement de quête de la vérité et de la liberté. Il use de tous les temps verbaux pour construire le récit de petit gazetier, lui qui dit : «Dans ma course aujourd'hui j'éclabousse les trônes, / Mais je naquis petit, faible et vivais d'aumônes». La parole du gazetier ordonne le poème au présent de l'énonciation, comme dans les éternes précédentes. Mais ici, le temps du poème n'est pas limité au présent, il va d'un passé lointain à un futur désiré. Entre le moment où «Strasbourg imprimant la pensée / Affranchit la raison du règne de l'épée» (v. 5-6) et celui où «aux yeux de l'univers il [l'aigle qui représente le génie de la presse] sortira vainqueur» (v. 93), un combat a lieu entre la «clarté» et la «raison», diffusées par la presse, et les «faux-prophètes», avides de sang («Peuple, contemplez donc, voilà le sang qui fume» [v. 63]) qui «multipli[ent] leurs traits contre la vérité». L'espérance en ce futur est fragile, puisque celui-ci n'est pas accompli. D'ailleurs, la version retouchée du poème qui paraît dans le *Répertoire national* en 1848-1850, indique plutôt, dans une variante significative : «saura sortir vainqueur⁸⁴». De 1838 à 1848, l'espérance a perdu de sa certitude.

Tout au long du poème se déploie l'action du «génie» auquel la presse est associée, et dont elle est le double, puisque la presse est à la fois «maître», «engin» et divinité triomphante qui «brave l'autan», ce qui correspond bien aux usages allégoriques les plus courants du XIX^e, qui font du «génie», bon ou mauvais, celui qui influe sur la destinée humaine, mais aussi un «être allégorique personnifiant une idée abstraite et sa représentation⁸⁵», personnification incarnée dans la figure du petit gazetier. La diffusion de l'écrit, des «pensers», de la «clarté», qui est toute l'action du petit gazetier, dont il faut rappeler que, par convention, il est conçu comme le représentant de la nation canadienne, ne peut être confinée au passé. Elle est par la réitération du «colportage» du petit gazetier («j'ai pendant trois cent ans colporté son labeur»), dans un présent non pas éternel, advenu, mais dans un présent sans cesse réactualisé, comme en témoigne la liste des événements historiques opposés à la «raison» qu'énumère le poète : «les bûchers de Smithfield, le glaive des Cévennes», Marat («Marat vint, Marat! il demande du sang») et le *Montréal Herald* («Le Hérald après lui, s'écrie : encor du sang!»). Comme le journal, dont la périodicité leste le présent d'une urgence et d'une rémanence nouvelles en ce début de l'ère médiatique, le poème ramène tous les combats au présent de l'action : le futur, comme le passé, se joue dans le présent, grâce à la figure du gazetier. L'image finale du poème, celle d'un aigle qui combat l'orage est d'ailleurs racontée au présent, par le petit gazetier, qui porte l'énonciation :

Ainsi l'on voit un aigle en lutte avec l'orage
Avancer, reculer, combattre avec courage.
Il descend, il remonte et l'aiglon lassé
Gronde et cède aux efforts de l'aigle courroucé,
Qui bientôt s'élevant au-dessus de la nue
Voit au loin dessous lui la tempête vaincue,
Et planant dans les airs aux regards du mortel
S'élançe triomphant dans les flots du Soleil.

Les étrennes de 1839 injectent ainsi, grâce à l'allégorisation du petit gazetier en vainqueur des ennemis de la vérité, une forte charge de présent dans le récit de l'histoire de la presse. Ce présent n'est pas celui, intemporel, des savoirs définitifs que l'on trouvait dans *L'Abeille* – que l'on pourrait assimiler à l'*historia magistra* dont parle François Hartog, après Chateaubriand⁸⁶. Ce n'est pas non plus le présent « qui ne passe pas » de ceux qui se voient comme victimes⁸⁷ et que l'on trouvait dans les premiers poèmes de Garneau, « Ô Canada », « La Coupe » ou « Châteauguay » dans lesquels seule la mémoire permettait la rédemption. Par la parole du petit gazetier, qui est performatrice, le présent se trouve continûment réactivé, qui ramène le passé et le futur à l'énonciation faite ici et maintenant. Racontée de la sorte, l'histoire de la presse, dont il faut rappeler qu'elle sert d'*ouverture* à l'*Histoire* de Garneau, à laquelle elle donne le ton, sert de modèle à ce qui suivra : le récit du passé à partir du présent dans l'espérance de l'avenir.

Garneau présente, dans les étrennes de 1839, le petit gazetier comme « le messenger des pensers que vomit le cratère / Sans cesse bouillonnant de l'Etna qu'il éclaire ». Il en fait ainsi à la fois un intermédiaire entre les dieux et les mortels – et donc une figure allégorique –, un médiateur entre l'imprimé et le peuple – un opérateur identitaire – et un catalyseur du jugement par son inscription continue dans le présent de l'énonciation, qui donne sens à la fois au passé et au futur. Ce présent, sans cesse reconduit par les effets de ces médiations, repose sur un avenir ouvert – celui des étrennes suivantes, celui d'une espérance.

L'exercice littéraire des étrennes tel que Garneau le pratique montre donc son attachement à l'imprimé en général, et à la presse périodique en particulier. Garneau y thématise la haute mission qu'il leur assigne et ses choix formels témoignent de la nécessité éthique qui est la sienne d'ancrer dans le présent de l'énonciation tout discours, même, et peut-être surtout, si ce dernier est tourné vers le passé. Par là, l'écriture des étrennes ouvre à la fois sur la publication de *L'Institut* et sur l'écriture de *L'Histoire*.

Épilogue

Après avoir écrit les étrennes de 1839, il n'est pas étonnant que Garneau se soit engagé dans l'aventure de *l'Institut*, axé sur la science qui se fait et en prise directe sur l'actualité, comme le montre la facture et les contenus qui en font un périodique hybride, mi-journal, mi-revue culturelle. Ce périodique éphémère, qui mobilisa un nombre important de plumes canadiennes, est écrit à partir du présent, comme le sera *l'Histoire*.

Raconter le passé à partir du présent dans l'espérance de l'avenir c'est aussi rompre, au moins en partie, avec *l'Historia Magistra* ancienne dans laquelle la lecture du passé doit inspirer le présent pour que l'avenir s'inscrive dans la continuité⁸⁸. Par l'adoption du présent comme temps de l'énonciation, Garneau se détache aussi de la manière de ses extraits sur les batailles, rédigés au passé, quasi sans intervention énonciative, passé le texte introductif du 15 février 1837⁸⁹. Ce choix entraîne aussi, dans une certaine mesure, la rupture avec l'esthétique romantique. Certes, Garneau écrira en 1845 que « nos espérances procèdent des déductions les plus sévères des faits historiques dont nous allons maintenant dérouler le riche et intéressant tableau⁹⁰ ». Mais il faut ici comprendre que la définition de ces espérances n'est pas guidée par le passé, elle préexiste de fait au travail historiographique. Garneau confesse :

Si je m'abandonnais, comme eux, à ces pensées sinistres [celles de ceux qui croient à l'anéantissement du peuple canadien], loin de vouloir retracer les événements qui ont signalé sa naissance et ses progrès et de me complaire dans la narration des faits qui l'honorent, je ne trouverais de voix que pour gémir sur son tombeau⁹¹.

Indirectement, il jette ainsi un discrédit sur la poésie élégiaque qu'il a pourtant largement pratiquée : « gémir sur son tombeau » c'est, renonçant à l'avenir comme au présent, se désengager de la vie, du savoir, du devoir de juger⁹². Si Garneau écrit son *Histoire*, c'est donc que, dans le présent, ses espérances donnent sens à l'écriture du passé.

Le choix du présent pour l'écriture de son histoire est ainsi pour Garneau, solidairement, de nature esthétique tout aussi bien qu'éthique et épistémologique. Ce choix est manifestement modelé par sa pratique exceptionnellement riche du journal et des figures symboliques et allégoriques qui y sont attachées. Garneau élabore, au fil d'une décennie, grâce à la médiation de ses pratiques effectives, une conception de la presse qui sert d'assise à un rapport au savoir original, qui unit dans l'écriture histoire et littérature soudées dans la liberté du jugement. Outil heuristique pourvoyeur du lien social le plus radical – celui qui par le don construit la nation –, la presse apparaît ainsi comme le lieu grâce auquel se sont développés les thèmes, les formes et les postulats historiographiques qui furent les siens.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Je remercie le CRSH pour son appui financier. Une partie des informations sur lesquelles s'appuie cet article sont issues du projet «La non-lecture de la littérature québécoise du XIX^e siècle ou la constitution d'une vulgate». Je remercie les assistants de recherche et les étudiants qui ont contribué à nourrir ma réflexion sur la réception de F.-X. Garneau, principalement Joël Lagrandeur. Cet article doit aussi beaucoup aux nombreuses conversations que j'ai eu avec Gilles Marcotte. Je ne saurais dire toute ma dette à son endroit.
2. Cette information est tirée de Louise Frappier, «Littérature, société et histoire», dans Micheline Cambron (dir.), *Le Journal Le Canadien. Littérature, espace public et utopie (1836-1845)*, Montréal, Fides, 1999, coll. «Nouvelles études québécoises», p. 320. Dans leur texte du *Dictionnaire biographique du Canada*, Pierre Savard et Paul Wyczynski parlent d'un «extrait historique». Or il s'agit d'un long texte publié en 27 livraisons (et non pas en 20 livraisons comme le mentionne Marc Lebel dans «Garneau et la Société de discussion de Québec», dans Gilles Gallichan, Kenneth Landry et Denis Saint-Jacques (dir.), *François-Xavier Garneau, une figure nationale*, Québec, éditions Nota bene, 1998, p. 88), qui paraissent du 15 février au 25 août 1837: «Extraits des batailles ou Récits des combats et des batailles livrées en Canada et ailleurs auxquels les Canadiens ont pris part, depuis l'établissement du pays jusqu'à nos jours; auxquels on ajoutera quelques faits d'armes». Par ailleurs, en l'attente de celle que prépare Patrice Groulx, nous nous appuyons sur les deux biographies suivantes: Pierre Savard et Paul Wyczynski «Garneau, François-Xavier», *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 9, Université Laval/University of Toronto, biographi.ca; et Yolande Grisé, «Introduction — Notre premier poète romantique», *Poésie de François-Xavier Garneau. Édition critique établie et annotée par Yolande Grisé et Paul Wyczynski*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, p. 4-15.
3. Les journaux du Bas-Canada, dont *Le Canadien*, publient des publicités avant la parution mais aussi des textes expliquant l'importance de l'ouvrage à venir. Voir par exemple *Le Castor*, 11 juillet 1844. Je m'appuierai principalement sur la première édition de *l'Histoire*, me rangeant ainsi aux avis de Gilles Marcotte («La voie honorable», dossier «François-Xavier Garneau et son histoire», *Études françaises*, vol. 30, n^o 3, 1994, p. 49-74 et «Préface», François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, Montréal, BQ, 1996) et de Fernande Roy, «1845. François-Xavier Garneau: *Histoire du Canada*», dans Claude Corbo (dir.), *Monuments intellectuels de la Nouvelle-France et du Québec ancien: Aux origines d'une tradition culturelle*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2014, p. 165-176.
4. Sur le genre des étrennes, voir Micheline Cambron «Pauvreté et utopie: l'accommodement poétique selon le journal *Le Canadien*», dans Michel Biron et Pierre Popovic (dir.), *Écrire la pauvreté*, Actes du VI^e colloque international de sociocritique, Université de Montréal, septembre 1993, Toronto, éd. du Gref, 1996, p. 301-317; Micheline Cambron «Introduction», dans *idem* (dir.), *Le Journal Le Canadien, ..., op. cit.*, p. 7-73. La thèse de Benedikt Miklos, *La chanson politique au Québec (1760-1840): champ littéraire, littérarité et utopie*, comporte un inventaire complet des étrennes et de leurs mélodies, accompagnées des

sources (Thèse de doctorat, Université Christian Albrecht, Kiel (Allemagne) / UQAM, 2012). Les travaux trop peu connus de Monique Vachon et Maurice Carrier (*Chansons politiques du Québec*, tome 1 : 1765-1883 et tome 2 : 1834-1858, Montréal, Leméac, 1977 et 1979) et la brève synthèse qu'en a fait Fernande Roy (« Presse et chanson politique au Québec (1764-1838) », dans le récent ouvrage d'Élisabeth Pillet et Marie-Ève Thérienty (dir.), *Presse, chanson et culture orale au XIX^e siècle. La parole vive au défi de l'ère médiatique*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2012, p. 205-219), sont bien sûr essentiels, de même que le recours aux ouvrages classiques sur la chanson sur timbre dont celui de Pierre Capelle, *La clé du Caveau, à l'usage de tous les chansonniers français, des amateurs, auteurs, acteurs du vaudeville & de tous les amis de la chanson*, Imprimerie de Richehomme, chez Capelle et Renand, 1811, 2 tomes. Récemment, l'ouvrage de Robert Darnton (*L'affaire des Quatorze. Poésie, police et réseaux de communication à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 2014) a ravivé l'intérêt des spécialistes des XVIII^e et XIX^e siècle pour ces questions.

5. Sur ces *Comédies du statu quo*, qui composent un riche ensemble de textes de facture diverse, on consultera Nancy Desjardins, « L'archive littéraire à la rescousse de l'histoire : le cas des *Comédies du Statu quo* (1834) », dans Nancy Desjardins et Jacinthe Martel (dir.), *Archive et fabrique du texte littéraire. Figura*, n° 4, Montréal, 2001, p. 35-44. En ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain. <<http://oic.uqam.ca/fr/articles/larchive-litteraire-a-larescousse-de-lhistoire-le-cas-des-comedies-du-statu-quo-1834>>.
6. François Gallays, « F.-X. Garneau et le journalisme », dans Paul Wyczynski (dir.), *François-Xavier Garneau. Aspects littéraires de son œuvre, Visage des lettres canadiennes*, II, Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa (CRCCF), Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966, p. 47-63.
7. Nous pensons, entre autres, aux divers travaux de Micheline Cambron, Marie-Ève Thérienty et Alain Vaillant cités en note.
8. L'expression est tirée du titre de l'ouvrage de Marie-Ève Thérienty et Alain Vaillant, *1836, l'an I de l'ère médiatique. Analyse littéraire et historique de La Presse de Girardin*, Paris, Nouveau Monde 2001.
9. Sur le Premier-Paris, voir Marie-Ève Thérienty, « Premier-Paris », dans *idem*, *La littérature au quotidien : Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2007, p. 266 et suiv. ; Alain Vaillant, « L'article de tête », dans Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérienty et Alain Vaillant (dir.), *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011, p. 893-905. Rappelons que la correspondance de Garneau comporte une missive de Madame de Girardin, inventrice des « Premiers Paris ».
10. Par exemple « The streets – Night », *Sketches of Boz*, 1836 [1834 dans le *Bentley's Miscellaneous*]. Plusieurs textes de Dickens tirés du *Bentley's Miscellaneous* sont reproduits dans *Le Télégraphe/The Telegraph* que dirigent Napoléon Aubin et Philippe Aubert de Gaspé fils.
11. Voir Olivier Bara, « Les spectacles », dans Dominique Kalifa *et al.* (dir.), *op. cit.*, p.1060-1073.
12. Myriam Côté, *Les personnages comme maîtres d'œuvre du récit de l'actualité dans le journal Le Fantasque de Napoléon Aubin (1837-1845)*, Mémoire de maîtrise,

Département des littératures de langue française, Université de Montréal, 2014.

13. Louis Desnoyers, *Les aventures de Jean-Paul Choppart*, dans le *Journal des enfants* en 1832; Alexandre Dumas, *La Comtesse de Salisbury*, du 15 juillet au 11 septembre 1836 et *La Vieille Fille* de Balzac, du 23 octobre au 30 novembre 1836. Voir Lise Dumasy-Queffélec, «Le feuilleton», dans Dominique Kalifa *et al.* (dir.), *op. cit.*, p. 925-936 et «Du roman-feuilleton au fait divers. Les débuts de l'industrie culturelle», *La presse à la une*, Exposition de la BNF <<http://expositions.bnf.fr/presse/arret/13-2.htm>>.
14. Voir Marie-Ève Thérénty, «L'écriture documentaire ou la tentation de la fiction» et «III. Le récit de voyage», dans *idem*, *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*, Paris, Honoré Champion éditeur, 2003, p. 294-320.
15. Voir Christine Tellier, «Le discours sur l'Autre: étrangeté et utopie», dans Micheline Cambron (dir.), *Le journal Le Canadien ...*, *op. cit.*, p. 193-235.
16. Voir Marie-Ève Thérénty, «Vivre au rythme du journal», dans Dominique Kalifa *et al.* (dir.), *op. cit.*, p. 1309-1317; Marie-Ève Thérénty, «La matrice médiatique», dans *idem*, *La littérature au quotidien ...*, *op. cit.*, p. 47-120 (voir en particulier la section 4.3 «La fiction d'actualité», p. 108-120).
17. Les deux chapitres publiés racontent un meurtre. Voir Micheline Cambron, «Vous avez dit roman? Hybridité générique de nos premiers romans, *L'influence d'un livre* et *Les révélations du crime*», *Voix et images*, vol. 32, n° 1, automne 2006, p. 45-57.
18. Un mouvement important mené par Henry Hetherington vise alors à abolir, ou à tout le moins réduire la taxe sur les périodiques, afin de réduire le prix des abonnements. Joel H. Wiener, *The War of the Unstamped: the Movement to Repeal the British Newspaper Tax, 1830-1836*, Ithaca, Cornell University Press, 1969. C'est dans cette mouvance que naît le *Penny Magazine*.
19. Marie-Ève Thérénty, «Pour une histoire littéraire de la presse au XIX^e siècle», *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 103, n° 3, 2003, p. 625-635; Alain Vaillant, «Poétique historique de la subjectivation», *idem*, *L'histoire littéraire*, Paris, Armand Colin, 2010, p. 313-337.
20. C'est par exemple le cas des historiens majeurs de la période en France, Augustin Thierry, Adolphe Thiers et François Guizot. Voir Alain Vaillant, «L'histoire au quotidien», dans Dominique Kalifa *et al.* (dir.), *op. cit.*, p. 1322 et 1323.
21. *Ibid.*, p. 1323.
22. Garneau fonde deux journaux à bas prix. Huston fonde *L'Artisan*, journal à bas prix. «Homme à journaux» Stanislas Drapeau fonde, si nous comptons bien, pas moins de cinq périodiques et il en projeta un sixième (Elzéar Bédard, «Stanislas Drapeau», *Dictionnaire biographique du Canada*, biographi.ca). Sur les journaux à bas prix, voir Micheline Cambron, «Portrait de groupe des «jeunes gens» en lecteurs, en écrivains et en professeurs», *Mens: revue d'histoire intellectuelle et culturelle* (à paraître).
23. La création d'écoles d'enseignement mutuel, dont celles de Joseph-François Perrault, que fréquenta François-Xavier Garneau, joua aussi un rôle important. Sur ces questions, voir Jean-Pierre Proulx, avec la collaboration de Christian Dessureault et Paul Aubin, *La genèse de l'école publique et de la démocratie scolaire*

- au Québec. *Les écoles de syndics 1814-1838*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014. Voir aussi Micheline Cambron, «Portrait de groupe...», *loc. cit.*
24. Marie-Laure Aurenche, «L'invention des magazines illustrés au XIX^e siècle, d'après la Correspondance générale d'Édouard Charton (1824-1890)», dans Guillaume Pinson (dir.), *La lettre et la presse: poésie de l'intime et culture médiatique*, 2. *La lettre comme laboratoire*, dossier en ligne de Media19, mis à jour le 20/04/2012, medias19.org. Voir aussi Jean-Pierre Bacot, «La naissance du Penny Magazine et de la première génération de la presse illustrée», *idem*, *La presse illustrée au XIX^e siècle. Une histoire oubliée*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2005, p. 17-42.
 25. *L'Abeille canadienne*, vol. 1, n^o 1, 7 décembre 1833.
 26. Micheline Cambron, «Portrait de groupe...», *loc. cit.*
 27. Deux autres poèmes lui sont toutefois généralement attribués: *Le voltigeur de retour* et *Chant du vieillard sur l'étranger*. Dans leur édition critique, Yolande Grisé et Paul Wyczynski excluent ces poèmes, proches par leur thème de ceux de Garneau, sans s'en expliquer, les plaçant en appendice, sous le titre, «Poèmes dont l'attribution à F.-X. Garneau est incertaine». *Poésie de François-Xavier Garneau*. Édition critique établie et annotée par Yolande Grisé et Paul Wyczynski, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, p. 465-467. Nous nous appuyons principalement sur cette édition et sur les journaux qui lui servent de source pour cette partie de notre texte.
 28. Le thème du dithyrambe est imposé par le journal *Le Canadien*, organisateur du concours. Les circonstances de ce concours sont rapportées par François Dumont, dans son édition de l'œuvre poétique de Garneau dans la note sur le «Dithyrambe sur la mission de M. Viger envoyé des Canadiens en Angleterre». Voir François-Xavier Garneau, *Poèmes*, Cahiers du Centre Hector-De Saint-Denys-Garneau, éditions Nota bene, 2008, p.142-144, et aussi par Yolande Grisé et Paul Wyczynski, *op. cit.*, p. 240.
 29. *Le Canadien*, vol. 1, n^o 34, 30 août 1831, p. 3.
 30. «Ode. Souvenirs d'un polonais» (19 juillet 1833), «La harpe» (26 juillet 1833), «Le Canadien en France» (12 août 1833), «L'étranger» (30 août 1833), «Châteauguay» (6 septembre 1833), «La coupe» (18 octobre 1833), «HOMMAGE DU PETIT GAZETIER. À MESSIEURS LES ABONNÉS DU CANADIEN. Le premier jour de l'an 1834» (sur feuille volante distribuée le premier jour de l'an) reproduit dans *Le Canadien* du 2 janvier 1834 sous le titre «Le premier jour de l'an 1834 (pour le Canadien)». Ces étrennes sont aussi reproduites dans *La Minerve* de Montréal, le 9 janvier 1834.
 31. Corinne Legoy, «Le siècle de la France de la Restauration» [1]: usages sociaux et politiques de la poésie dans la France de la Restauration», *Romantisme*, n^o 140, 2008, p. 2.
 32. Pour mesurer l'importance de la chanson durant cette période, voir, outre les travaux de Cambron et la thèse de Benedikt Miklos (*op. cit.*), le texte déjà cité de Fernande Roy.
 33. Voir Micheline Cambron, «*Le Canadien*», dans Pierre Hébert, Yves Lever et Kenneth Landry (dir.), *Dictionnaire de la censure au Québec. Littérature et cinéma*, Montréal, Fides, 2006, p. 99-106.
 34. Une chanson fut composée pour fêter leur libération: «Sur le triomphe de Tracey et de Duvernay sur l'air de La Marseillaise». Voir Maurice Carrier et

Monique Vachon, *Chansons politiques du Québec 1765-1833*, t. 1, Montréal, Leméac, 1977, p. 299-302.

35. «HOMMAGE DU PETIT GAZETIER À MESSIEURS LES ABONNÉS DU CANADIEN. Le premier jour de l'année 1833. Air: *J'ai vu le soleil et la lune*», *Le Canadien*, 2 janvier 1833. Il n'est par ailleurs pas impossible que Garneau en soit l'auteur. La publication de la traduction française de l'épithaphe latine de Monseigneur Plessis, le 27 novembre 1833, ne me paraît pas devoir ici être considérée comme un poème au sens usuel du terme, à cause de la dimension documentaire de sa publication.
36. La chanson est chantée sur l'air «Reine du monde, ô France, ô ma Patrie». Le couplet de la demande d'obole du gazetier est chanté sur un autre air, plus guilleret: «Elle aime à rire, elle aime à boire».
37. «Un ami du *statu quo*», *Gazette de Québec*, 2 mai 1834. Sur ces comédies et surtout l'ensemble considérable de textes participant à la polémique dans les journaux, voir Nancy Desjardins, *op. cit.* qui discute les travaux antérieurs de Narcisse-Eutrope Dionne (*Les Trois comédies du «statu quo» 1834*, Québec, Laflamme et Proulx. coll. «Galerie historique», n° 2, 1909) et Leonard E. Doucette («The Statu Quo Comedies», *The Drama of our Past: Major Plays from Nineteenth Century Quebec*, Toronto, University of Toronto Press, 1997) et présente un riche travail tiré des archives journalistiques.
38. Les répliques d'où sont tirées ces expressions se trouvent aux pages 75 et 76 dans l'ouvrage de Narcisse-Eutrope Dionne (*op. cit.*).
39. Dans son ouvrage, Narcisse-Eutrope Dionne donne également Garneau comme personnage de la seconde comédie. Il s'agit manifestement d'une erreur car le texte de la pièce mentionne plutôt le «Dr G», désigné comme le Docteur Grenier dans une didascalie. Cette identité est confirmée par les intérêts du personnage qui sont principalement médicaux. *Op. cit.*, p. 85 et suiv.
40. Garneau a entretenu des correspondances avec Étienne Parent et avec Pierre Winter. Pierre Winter est alors jeune avocat, il fera parti du mouvement Patriote et terminera sa vie comme juge.
41. Leonard E. Doucette, «Les Comédies du *statu quo*, Part II», *Theatre Research in Canada / Recherches théâtrales au Canada*, vol. 3, n° 1, printemps 1982, <https://journals.lib.unb.ca/index.php/TRIC/rt/printerFriendly/7497/8556#a3>.
42. *L'Ami du peuple*, de l'ordre et des lois (1832), *La Gazette de Québec* (1832), *L'Écho du pays* (1833), *Le Glaneur* (1836), *Le Télégraphe/The Telegraph* (1836), *Le Fantasque* (1837), *Le Populaire, journal des intérêts canadiens* (1837), *Le Libéral* (1837), *La Quotidienne* (1837). Nous nous appuyons ici sur le catalogue de Bibliothèque et Archives nationales du Québec pour suggérer que cette liste est complète.
43. Voir à ce propos les intéressants tableaux de l'article de Claude Galarneau, «La presse périodique au Québec de 1764 à 1859», *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, 1984, 4e série, vol. 12, p. 158-159.
44. Claude Galarneau, *loc. cit.*, p. 155. Cet article donne un éclairant aperçu des conditions économiques des journaux de la période.
45. Ces débats sont très vigoureux dans la décennie 1830 dans le Bas-Canada. Voir Jean-Pierre Proulx *et al.*, *op. cit.*
46. Michel Bibaud publie en 1829 le premier recueil de poème à paraître dans le Bas-Canada, *Épîtres, satires, chansons, épigrammes et autres pièces en vers*,

- Montréal, Les Herbes rouges, 2003, 223 p. [Montréal, [imprimerie de] *La Minerve*, 1830].
47. *Le Magasin du Bas-Canada*, vol. 2, n° 6, décembre 1832, p. 225-229. L'identité de Garneau est sans doute connue des lecteurs du *Magasin*. En effet, les activités de Viger à Londres sont régulièrement commentées dans les journaux et le nom de son jeune secrétaire est public. Ce poème sera reproduit dans *Le Canadien* le 1^{er} mars 1833. Le CRCCF possède une version manuscrite de ce poème, insérée dans une lettre envoyée à Pierre Winter, décembre 1832 (CRCCF, Fonds François-Xavier Garneau, (P 296/1/5)).
 48. Rappelons que la vente au numéro, interdite en France, inconnue en Angleterre, apparaît aux États-Unis dans la même décennie, en 1833 et 1835. Voir Frédéric Charbonneau et Rachel Lauthelier, « Facture et lecture du Canadien », dans Micheline Cambron (dir.), *Le journal Le Canadien*. [...], *op. cit.*, p. 96.
 49. Manifestement, Garneau est en accord avec l'intention explicite de la Society for the Diffusion of Usefull Knowledge, association londonienne qui compte parmi ses membres le philosophe Jeremy Bentham : offrir à bas prix des lectures utiles à ceux qui ne peuvent s'offrir de livres.
 50. Pour une description légèrement plus détaillée du contenu de *L'Abeille*, voir François Gallays, *loc. cit.*, p. 54-57.
 51. « Avis au lecteur », *L'Abeille*, vol. 1, n° 1, 1833.
 52. Le *Cours abrégé de leçons de chymie, contenant une exposition précise et méthodique des principes de cette science, exemplifiés* de Jean-Baptiste Meilleur, aussi par questions et réponses, vient de paraître (Montréal, Imprimerie de *La Minerve*, 1833).
 53. Ce poème n'a pas été retrouvé, non plus que l'identité de A. M.
 54. Il s'agit possiblement d'un extrait du journal du voyage de *l'Astrolabe*, à bord duquel se trouvent les Lesson Vieux et Jeune et dont parle Frédéric Cuvier dans le *Journal des savans* à partir d'août 1831 (*Journal des savans*, année 1831, p. 481-489).
 55. *L'Abeille canadienne*, vol. 1, n° 10, 8 février 1834, p. 79. Voir aussi : Emmanuel Mercier Duplaty, « Deuxième partie », *Les délateurs, ou trois années du dix-neuvième siècle*, Didot, Paris, 1819, p. 53-54.
 56. *L'Abeille canadienne*, vol. 1, n° 10, 8 février 1834, p. 79. Voir aussi : <<http://www.poesie-francaise.fr/antoine-vincent-arnault/fable-le-cheval-et-le-pourceau.php>>.
 57. Le fragment reproduit du long poème de Mercier Dupaty, porte le titre « La Presse », dans l'argument de la 2^e partie de la publication originale en livre. *Op. cit.*, p. 26.
 58. En 1833, le *Constitutionnel de Paris* a 13 752 abonnés, pour une population parisienne qui compte, selon le recensement de 1831, 785 862 habitants (*Recherches statistiques sur la Ville de Paris et le département de la Seine*, tome V, 1844, Article III, tableaux n°61 à 65, cité par Wikipedia à la page « démographie de Paris »).
 59. En somme, il y a le double de matière pour le même prix. *L'institut ou le Journal des étudiants. Publication scientifique, industrielle et littéraire*, vol. 1, n° 1, p. 3, 6 mars 1841. Le journal est également destiné aux souscripteurs du *Journal des familles*, projet de J.V. Delorme qui ne fut jamais publié, malgré un certain nombre de souscripteurs. Delorme offrira à la place à ces souscripteurs,

Le Journal des étudiants, puis le journal *L'Institut. Publication scientifique, industrielle et littéraire* qui lui succède. Dans la suite du texte, ce journal sera désigné comme *L'Institut*.

60. «La Bibliothèque de la Chambre d'Assemblée», *L'Institut*, vol 1, n° 10, 8 mai 1841.
61. «Mélodies canadiennes. Chanson des voyageurs», *L'Institut*, vol 1, n° 11. Texte traduit du *Scottish Magazine*. Il s'agit d'un long article portant sur la chanson *À la claire Fontaine*, comparée entre autres au poème *Boat Song* de Thomas Moore lequel, selon l'auteur, ne serait pas à proprement parler une «mélodie canadienne». L'article, qui est précédé d'un long commentaire analytique, est signé U. J. T. (vraisemblablement Ulric-Joseph Tessier). Nous ignorons si Tessier est l'auteur du texte ou son traducteur. La traduction du *Boat Song* de Thomas Moore par François-Réal Angers avait déjà été objet d'un bref article dans *Le Télégraphe/The Telegraph*. Voir Micheline Cambron, «Vous avez dit roman? Hybridité générique de nos premiers romans...», *loc. cit.*, p. 46.
62. *L'Institut*, vol 1, n° 2, samedi 13 mars 1841.
63. On apprend ainsi le décès, à Halifax, de Philippe Aubert de Gaspé fils dans le numéro 3.
64. *L'Institut. Publication scientifique, industrielle et littéraire*, vol. 1, n° 12, p. 49, 22 mai 1842.
65. Marc Lebel en dresse la liste. En 1841-1842, Garneau est membre de la Société littéraire et historique de Québec, de la Société Saint-Jean Baptiste de Québec et de la Société de discussion; Marc Lebel, *op. cit.*, p. 86
66. *L'Institut*, vol. 1, n° 2, samedi 13 mars 1841.
67. *Ibid.*.
68. L'expression la plus manifeste de l'explicitation énonciative se trouve sans doute dans une note qui paraît dans le numéro suivant le texte qui s'oppose au déménagement de la Bibliothèque du Parlement. La rédaction répond à une lettre du correspondant A supporter of the Quebec Library: «L'impresion pénible que nous causait la perte d'un bien que nous ne verrons probablement jamais remplacer [*sic*] a été la cause à notre insu de la vivacité de nos expressions. Nous n'avons point eu l'intention de faire tort à la Bibliothèque de Québec» (*L'Institut*, vol. 1, n° 11, 15 mai 1841). Comment mieux dire l'engagement affectif de celui ou de ceux qui écrivent, l'horizon des convictions qui déterminent l'énoncé et le souci de ceux à qui on s'adresse.
69. Les premières étrennes, l'une en français, l'autre en anglais, nous viennent de la *Gazette de Québec/Quebec Gazette* en 1767. Sur les étrennes comme genre, voir Micheline Cambron «Pauvreté et utopie: l'accommodement poétique selon le journal *Le Canadien*», *loc. cit.*. Nous reprenons ici une partie des conclusions de ce texte.
70. Nous les connaissons grâce aux amateurs de «*curiosities*», qui ont recueilli ces feuilles volantes, souvent «ornementées». Voir le *Checklist of American Newspaper Carriers' Addresses* (Gerald D. McDonald, Stuart C. Sherman, and Mary T. Russo (compilateurs) et *A Checklist of American Newspaper Carriers' Addresses, 1720-1820*, Worcester, Mass., 200. L'article de Leon Jackson, «We Won't Leave Until We Get Some: Reading the Newsboy's New Year's Address», *Common-place*, vol. 8, n° 2, janvier 2008, invite à voir une autre différence entre

les traditions québécoise et américaine : les Newspaper Carriers' Addresses du XIX^e siècle comportent souvent une menace larvée à l'endroit des abonnés négligents, qui risquent des représailles, recevoir un journal abîmé, par exemple. Common-place-archives.org/vol-08/no-02/reading.

71. Certaines étrennes québécoises ont été conservées dans des collections québécoises, canadiennes et même américaines. On en trouve donc dans les deux *Checklist* précédemment mentionnés.
72. Pour une analyse de cette première étrenne, voir Micheline Cambron, « Figures de la nation. De l'un et du multiple », dans Klaus-Dieter Ertler et Martin Löschnigg (dir.), *Canada 2000. Identity and Transformation/Identité et Transformation*, Frankfurt/Main, Peter Lang, 2000, p. 123-139.
73. Les étrennes sont généralement anonymes, l'auteur en étant par convention le petit gazetier, même si, de fait, ce sont les meilleurs auteurs du temps qui les écrivent. Il est probable que cet anonymat ne soit guère mystérieux à l'époque.
74. L'existence de cette feuille volante est répertoriée dans Yolande Grisé et Paul Wyczynski, *op. cit.*, p. 297. L'attribution à Garneau vient du *Répertoire national* de James Huston. Il est probable toutefois que les lecteurs du journal aient su qu'il s'agissait de Garneau, qui est alors, en quelque sorte, le poète officiel du *Canadien*.
75. La feuille volante de ces étrennes n'a pas été retrouvée.
76. L'air « Reine du monde, ô France, ô ma patrie », premier vers d'une célèbre chanson de Béranger, « Les enfants de la France » (1819), correspond à l'air du « Vaudeville de Turenne (Clé du caveau) ».
77. Les goguettes, sociétés chantantes, sont régulièrement objet de censure, parce que les chansons sont volontiers satiriques et souvent politiques. Le Caveau est le lieu où se rassemblait à Paris une société d'amis pour festoyer et chanter des chansons (1729-1739). Le nom est repris par la suite par diverses sociétés chantantes. Le Caveau moderne (1806-1815) se réunissait au Rocher de Cancale, un restaurant de la rue Montorgueil, à Paris, pour des soupers où les membres sont admis sur présentation d'une chanson nouvelle, généralement composée sur un timbre connu. Béranger en fit partie. Sur Béranger et les Sociétés du Caveau, voir Claude Duneton, avec la collaboration d'Emmanuelle Bigot, *Histoire de la chanson française*, 2 tomes, Paris, Éditions du Seuil, 1998, principalement les pages suivantes : t. 1, p. 625-654 (sur le premier Caveau); t. 2, p. 273-321 (sur le Caveau moderne); t. 2, p. 689-753.
78. Paul Ricœur construit le concept de « tiers-temps » dans *Temps et récit, Le temps raconté*, t. 3, Paris, Seuil, 1985, p. 229.
79. Deux autres étrennes sont reproduites, celles du *Fantasque* et celles de la *Gazette de Québec*.
80. Le mot « engin » a la même racine que le mot génie.
81. Chantal Legault et Marie-Paule Rémillard, « Le romantisme canadien entre le repli et l'action », dans Micheline Cambron (dir.), *Le journal Le Canadien...*, *op. cit.*, p. 325-393.
82. Sur la prose de ce journal, disparu des collections canadiennes et américaines après 1955, voir l'ouvrage récent de François Deschamps, *La « rébellion de 1837 » à travers le prisme du Montreal Herald. La refondation par les armes des institutions politiques canadiennes*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2015.

Sur les causes de la disparition de ce journal des collections canadiennes et américaines, nous en sommes réduits à des hypothèses.

83. *Le Répertoire national*, t. 2, p. 132.
84. L'édition critique de Yolande Grisé et Paul Wyczynski donne la série des variantes et reproduit la version du *Répertoire national* de James Huston, t. 2, p. 132-134 (*op. cit.*, p. 351-358).
85. Alain Rey (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, t. 2, Paris, Le Robert, p. 1489. Le Littré va aussi en ce sens allégorique en insistant sur le sens premier, romain, du mot.
86. François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris, Seuil, 2003, p. 84-107.
87. François Hartog écrit : « Pour une victime, le seul temps disponible risque fort d'être le présent : celui du drame qui vient de survenir ou, tout aussi bien, qui a eu lieu il y a longtemps, mais qui, pour elle, est toujours demeuré au présent ». *Croire en l'histoire*, Paris, Flammarion, 2013, p. 82-83. Pour une lecture de l'*Histoire* de Garneau qui se situe dans la foulée d'Hartog, on lira la thèse de Maxime Raymond-Dufour, *L'Universel et le national. Une étude des consciences historiques au Canada français de la première moitié du XIXe siècle*, Thèse de doctorat en histoire soutenue à Paris 4 en cotutelle avec l'Université de Montréal, dans le cadre de l'École doctorale « Histoire moderne et contemporaine », 2017.
88. Voir à ce propos le texte de Maxime Raymond-Dufour dans le présent dossier.
89. Remarquons que Garneau avait déjà manifesté sa connaissance des enjeux épistémologiques de *l'istoria magistra vitae* : « Les extraits que je me propose de publier pourront paraître oiseux aux gens qui cherchent dans l'histoire des exemples ou des leçons pour la conduite des peuples ; mais pour eux il faudrait une histoire complète, et ce n'est pas le but que je me propose en publiant ces extraits. J'ai voulu seulement donner aux lecteurs une série de ces grands drames qui font époque dans la vie des peuples comme dans celle des hommes et les faire pour ainsi dire assister à des spectacles où leurs ayeux étaient acteurs, et qui ont donné le nom de bravoure aux Canadiens que les ennemis même étaient les premiers à reconnaître ». Voir « Extraits [...] », *Le Canadien*, 15 février 1837.
90. « [Il y a peu de pays en Amérique] », *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, Montréal, BQ, 1996, p. 47 [Québec, Imprimerie N. Aubin, 1845].
91. « Discours préliminaire », *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, *op. cit.*, p. 63 [Québec, Imprimerie N. Aubin, 1845]. Gilles Marcotte a vu dans l'effacement de ce paragraphe dans la version retouchée par Garneau de son *Histoire*, le signe de la spécificité et de la supériorité de la première édition de l'histoire, « Garneau dans le texte », *op. cit.* p. 34-35.
92. Sur cette nécessité du jugement pour Garneau et sur la structure épistémologique de son *Histoire*, voir Micheline Cambron, « P.-J.-O. Chauveau, lecteur de Garneau », dans Gilles Gallichan, Kenneth Landry et Denis Saint-Jacques (dir.), *François-Xavier Garneau, une figure nationale*, Québec, Nota bene, 1998, p. 333-346.